

l'émergence d'une idée vicieuse, sournoise ou même incongrue. « Ses robes sont des protections contre le mal », disait Audrey Hepburn, qui fut sa muse et son amie trente ans durant. Une femme en Givenchy ne court pas vers l'atelier enfumé où l'attend un amant hirsute ; elle s'avance en chantonnant vers le chapelier qui va parfaire sa silhouette. Gaie, fraîche, mutine, elle paraîtrait presque acidulée si on ne devinait chez elle un désir tenace de faire chavirer les cœurs. Bourreau déguisé en victime ? Disons-la décidée à tenir son rang dans le monde, sans complexe ni vulgarité. N'a-t-elle pas la certitude que le temps la fera bien vieillir, pour n'avoir jamais cédé aux excès de la jeunesse, quand d'autres se livraient aux folies du yé-yé ?

Monsieur continue donc à couper des robes dont certaines, il l'avoue fièrement, ont permis à ses clientes de rencontrer leur mari. Si beaucoup sont couvertes de poches cette année, c'est que sa blouse de chirurgien a déteint. Mais l'anecdote ne doit pas tromper : Givenchy traque toujours la même ligne dans l'espoir d'atteindre à l'épure définitive. Sa passion pour la Renaissance en est le meilleur indice : alors, les femmes ne portaient tout au long de leur vie qu'une même robe, qu'elles habillaient selon les saisons en les surchargeant de pierreries.

A l'opposé d'une mode qui étouffe sous le panégyrique figé de ses « révolutions » semestrielles – « Après la silhouette corsetée de l'hiver souffle le vent brûlant de la liberté » –, Givenchy s'obstine à défendre le Beau, le Bien et le Vrai. L'immuable trinité platonicienne lui sert de bouclier contre les bouffeux de la modernité, et de glaive contre les tueurs d'élégance. Cultivant son pré-carré vestimentaire avec minutie et régularité, comme ses pamplemoussiers du Cap-Ferrat, il en vient à regretter qu'il n'y ait plus de saison, en voyant la mode évoluer ; mais Poiret, Coco Chanel et Yves Saint Laurent n'ont-

« Mon père fut un des pionniers de l'aviation civile aux côtés de Guynemer. Mobilisé comme cuirassé durant la guerre de 14, il resta trois jours bloqué sous son cheval mort. On finit par le découvrir et l'amener à l'hôpital de Beauvais. Il y fut soigné avec un dévouement tel qu'il finit par demander en mariage ma mère qui, ne supportant pas de rester à ne rien faire durant le conflit, s'était engagée comme infirmière.

Mon père était déjà très grand. Je ne me rappelle que son immense pantalon kaki d'officier que je regardais à la verticale, assis par terre. Il amenait souvent mon frère aîné pour faire ses exercices de pilote à Orly. Il mourut quand j'avais deux ans, si bien que je grandis auprès de ma seule mère. J'admirais tant son élégance qu'elle a dû contribuer à ma vocation. J'allais voir mes cousines assembler leurs robes, penchées sur leurs petites machines à coudre, en suivant les patrons des magazines de mode. Influencé par ces mêmes lectures, je dessinais des silhouettes féminines durant les cours. Mes notes n'étaient pas fameuses, on l'imagine.

J'ai toujours voulu faire de la couture ; mais mon tuteur et le reste de ma famille étaient indignés : cette profession était mal vue après la guerre, surtout dans un milieu comme le mien. Ma mère elle-même, qui n'était pas opposée à mes désirs, ajoutait toujours que mon père les aurait vivement combattus... L'éducation protestante est sévère, c'est vrai. Mon frère s'en éloigna en embrassant la religion catholique ; mais j'ai gardé la foi de ma mère, à qui j'étais très attaché. Je perdis peu à peu contact avec ma famille paternelle, qui possédait les mines de charbon d'Anzin, nationalisées en 45. Givenchy est d'ailleurs le nom d'un village de l'Artois, notre région d'origine.

Nous habitons Beauvais, dont mon grand-père maternel administrait la Manufacture des Tapisseries. Ce collectionneur

## « La vraie couture, ce n'est pas de prendre un bout de chiffon et d'y coudre une fleur, c'est de savoir mettre un biais à un droit-fil. »

ils pas aussi fini par prôner un retour à la stricte élégance du passé, après leurs audaces inaugurales ?

Si Hubert de Givenchy rêve de restaurer le potager du roi à Versailles, c'est que le contact de la nature, après celui des tissus, reste seul à le combler. Plus ce créateur avance en âge, et plus il rêve de choses pures et vraies comme les lentilles ou les potages. Non la vichyssoise ou le gaspacho, bien trop sophistiqués, mais la soupe de légumes frais que sa mère préparait. Encore un aveu pour ce couturier qui taille ses jardins été comme hiver et produit des robes quatre fois l'an, plus que ses roses ne donnent de fleurs. N'est-ce pas une même passion qui le pousse à habiller ses demeures de tableaux et de meubles, comme à décorer par plaisir des hôtels ou des coupés ? Il lui arrive de confier son admiration pour Christo, l'homme qui osa « vêtir » le Pont-Neuf d'une robe de toile et prendre les côtes australiennes dans une traîne en vinyle...

Hubert de Givenchy n'a pas le genre « artiste » et encore moins « couture ». Ce n'est pas lui qu'on accueillerait par un « Hub chériiii ! », comme Valérie Lemercier recevant Hubert de Montfaucon, son époux des *Visiteurs*. Sa réserve légendaire a pourtant connu quelques exceptions. On l'a vu teindre ses caniches en parme un jour de défilé, coiffer ses mannequins de cache-chignons en forme d'escargot et de bibis évoquant une toque oxfordienne, un sac pour le Bal des Matières ou encore la Bible de Dali. Le quiproquo n'est-il pas le propre d'un homme qui reçut Audrey Hepburn en croyant qu'il s'agissait de Katharine, et se forma tout entier auprès de l'extravagante Schiap ? Mais laissons-le évoquer ces temps mythiques où le luxe vivait en autarcie...

avait la manie d'entasser les meubles, les tissus, les drapeaux, les Vierges gothiques, comme on le faisait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ma mère n'entraît dans son atelier qu'en tremblant : elle craignait que des intrus se soient cachés dans les armures japonaises ou sous le siège de Dagobert. A la mort de mon grand-père, ses collections furent dispersées. Dix-huit camions partirent pour la salle des ventes et le reste fut partagé entre ses enfants. L'un eut le chapeau, l'autre la juquette, le troisième le pantalon... c'était absurde.

Je décidai de « descendre » à Paris à la fin de la guerre. Ma famille me laissa faire, sans croire un instant que je parviendrais à mes fins. De fait, j'étais sans aucune recommandation en entrant chez Balenciaga, une ruche où travaillaient deux mille ouvrières, fabriquant cent cinquante modèles par collection, et où vingt mannequins-cabine pouvaient défiler en permanence. J'admirais passionnément Monsieur Balenciaga, mais il ne recevait jamais. Je pris donc sur moi d'aller montrer mes croquis dans les autres maisons, avec pour seule ambition d'obtenir un avis sur mon travail. Ces parfums capiteux, l'étrange façon de parler des vendeuses, les mannequins qu'on devinait presque nues sous leur peignoir... toute cette atmosphère me parut un peu malsaine. « Est-ce que je pourrais vivre dans un climat pareil ? », me dis-je en entrant chez Jacques Fath. Le temps de me poser la question et déjà le couturier m'engageait. « Vous m'attendez à quelle heure ? Huit heures ? » « Non, onze heures et demi suffiront. » « Mais ce n'est pas travailler », m'exclamais-je malgré moi !